

Séminaire platonicien et néoplatonicien
Année 2022-2023, *Sur la sobriété*

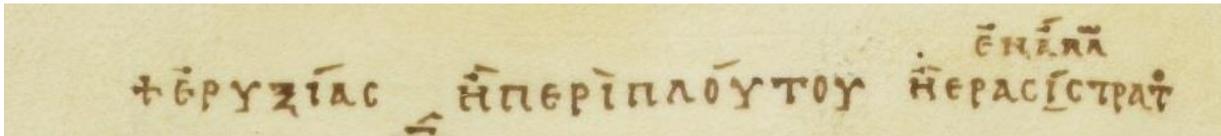
14 novembre 2022

Marco Donato

La vertu e(s)t la richesse
Réflexions sur le bon usage de l'argent
dans l'*Éryxias* attribué à Platon

I. PRÉSENTATION DU DIALOGUE

[1] *Parisinus graecus* 1807, IX^e s., folio 334^v :



[2] Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, III, 62 :

νοθεύονται δὲ τῶν διαλόγων ὁμολογουμένως Μίδων ἢ Ἴπποτρόφος, Ἐρυξίας ἢ Ἐρασίστρατος, Ἀλκυῶν, Ἀκέφαλοι, Σίσυφος, Ἀξίοχος, Φαίακες, Δημόδοκος, Χελιδῶν, Ἐβδόμη, Ἐπιμενίδης.

Mais on s'entend pour déclarer inauthentiques certains dialogues : le *Midon* ou *Éleveur de chevaux*, l'*Éryxias*, ou *Érasistrate*, l'*Alcyon*, des dialogues « sans tête », le *Sisyphé*, l'*Axiochos*, les *Phéaciens*, le *Démodocos*, l'*Hirondelle*, le *Septième jour* et l'*Épiménide* (tr. L. Brisson, modifiée).

[3] *Éryxias*, 393a7–b1 :

οἰηθεῖς δ' αὐτὸν ἐγὼ οὐ περὶ σμικρῶν τὸν λόγον ποιεῖσθαι, ἀλλὰ περὶ τῶν μεγίστων δοκούντων εἶναι, ἀρετῆς τε πέρι καὶ πλούτου, ἠρόμην...

Faisant réflexion qu'il orientait la discussion vers un sujet qui n'était pas sans importance, puisqu'il touchait à des questions qui passent pour être de la plus grande importance, c'est-à-dire celles de la vertu et de la richesse, je lui demandai... (tr. L. Brisson)

[4] Les personnages :

- a) Socrate tous les dialogues « apocryphes » attribués à Platon que l'on préserve dans le *Par. gr.* 1807 ont Socrate comme personnage principal (sauf, peut-être, le *Démococos*, où l'on ne trouve aucune indication précise sur l'identité du parlant). Cf. Müller, *Die Kurzdialoge der Appendix Platonica*, Munich, Fink, 1975 (sous-titre : « Beiträge zur nachplatonischen Sokratik »).
- b) Érasistrate futur membre des Trente (Xénophon, *Helléniques*, II 3, 2), neveu de Phéax (homme politique et démagogue, figure importante de la guerre du Péloponnèse, envoyé en Grande Grèce dans la période précédente la grande expédition en Sicile : Thucydide V 4). Cf. D. Nails, *The People of Plato*, Indianapolis-Cambridge, Hackett, 2002, p. 141-142. — Dans le dialogue il est présenté comme un ami de Socrate qui, voyant celui-ci de loin, se rapproche pour le saluer (son « *khaíre* » est le premier mot proféré par un personnage dans le dialogue)
- c) Éryxias personnage autrement inconnu. Athénien du dème de Stiria, il est dit parent de Critias (396d). Cf. L. Brisson, « Éryxias de Stiria », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)*, III, 2000, p. 239-240 ; D. Nails, *op. cit.*, p. 142-143.
- d) Critias futur membre des Trente, personnage du *Charmide*, du *Protagoras* et du *Timée-Critias* de Platon. Cf. L. Brisson, « Critias », *DPhA* II, 1994, p. 512-520, D. Nails, *op. cit.*, p. 108-113.
- e) Prodicos sophiste de Céos, personnage du *Protagoras* et mentionné dans nombreux dialogues de Platon. Il est ici protagoniste d'une anecdote qui le voit chassé du Lycée. Cf. R. Mayhew, *Prodicus the Sophist*, Oxford 2011 ; M. Narcy, « Prodicus de Céos », *DPhA* V, 2012, p. 1691-1695.

[5] Structure du dialogue

392a – 393a	<i>Prologue</i>		
393a – 394a	Premier entretien : Socrate – Érasistrate	Éryxias intervient (394a6)	« Richesse » conçue selon la « valeur » (au sens large). Échelle des biens classée selon leur valeur et culminant avec la sagesse (<i>sophia</i>) ¹ . Le plus sage des hommes est le plus riche.
394a – 395e	Deuxième entretien : Socrate – Éryxias	Critias intervient (395e6)	Objections aux conclusions du premier entretien et défense de Socrate de la richesse du sage. Réflexion sur la méthode de la recherche. Passage à une autre question : la richesse est-elle un bien ou un mal ?

¹ Pour la translittération du grec j'adopte ici le système utilisé habituellement par L. Brisson : êta = *e* ; oméga = *o* ; dzèta = *z* ; thèta = *th* ; xi = *x* ; phi = *ph* ; khi = *kh* ; psi = *ps*. L'ïota souscrit est adscrit (par exemple *ei* ; et lorsqu'il s'agit d'un alpha, cet alpha est long = *ai*). L'esprit rude est noté *h*, et l'esprit doux n'est pas noté. Tous les accents sont notés.

395e – 396e	<i>Premier interlude :</i> Long discours de Socrate		La réaction de Critias montre qu'il n'y a pas d'accord entre lui et Éryxias. Socrate se fait arbitre de la dispute
396e – 397b	Troisième entretien : Critias – Éryxias	Socrate intervient (397b8)	<u>La richesse ne peut pas être un bien, car elle peut apporter des maux aux hommes : c'est le cas des hommes injustes et des intempérants.</u> Éryxias – qui avait soutenu que la richesse est un bien – se tait. Socrate se rend compte de sa déception et colère.
397b – 399c	<i>Deuxième interlude :</i> Socrate raconte (en s'adressant en particulier à Critias) l'épisode de Prodicos au Lycée (<u>Structure de l'épisode :</u> Entretien : Prodicos – Jeune homme [397b – 398d] ; Socrate intervient [398d8]) Commentaire de Socrate (399a-c)	Érasistrate intervient (399c6)	Prodicos avait soutenu que <u>la valeur de la richesse dépend entièrement de son usage et de la nature de son utilisateur</u> , et que le même principe s'applique à tout. Il s'agit – dit Socrate – du même propos tenu par Critias. Mais Prodicos, soutenant cette thèse, avait été chassé du Lycée par un gymnasiarque. Comment expliquer la victoire de Critias ?
399d – 403c	Quatrième entretien : Socrate – Éryxias	Critias intervient (403c7)	Définition de « richesse » (<i>ploutos</i>) comme possession de <i>chrémata</i> . Définition de <i>chrémata</i> : les choses utiles aux nécessités du corps. Peut se dire « utile » (<i>chrésimon</i>) à quelque fin seulement ce qui est nécessaire, irremplaçable.
403c – 406a	Cinquième entretien : Socrate – Critias	<i>Pas d'intervention.</i> <i>Fin du dialogue</i>	Précisions sur l'utilité : est dite « utile » pour une action seulement la cause immédiate de celle-ci. Le manque d'une qualité ne peut pas se dire « utile » pour son avènement (p. ex. : l'ignorance n'est pas « utile » pour le savoir, même si l'avènement du savoir présuppose l'ignorance). Retour au problème central : si la richesse est à considérer ce qui est utile pour satisfaire aux besoins et aux désirs relatifs au corps, <u>la possession de richesses en grand nombre dévoile un nombre également important de besoins et de désirs.</u> Le plus riche des hommes sera ainsi, au même temps, le plus misérable (<i>mochtherótatos</i>).

[6] L'attribution à Eschine de Sphettos

Suda, αι 346 Adler (=Eschine, T 39 Pentassuglio) :

<Αἰσχίνης,> Χαρίνου, ἀλλαντοποιοῦ, φιλόσοφος Σωκρατικός. τινὲς δὲ Λυσανίου παῖδά φασιν, Ἀθηναῖον, Σφήττιον. διάλογοι δὲ αὐτοῦ Μιλτιάδης, Καλλίας, Ῥίνων, Ἀσπασία, Ἀξίοχος, Τηλαύγης, Ἀλκιβιάδης καὶ οἱ καλούμενοι ἀκέφαλοι, Φαίδων, Πολύαινος, Δράκων, Ἐρυξίας, Περὶ ἀρετῆς, Ἐρασίστρατοι, Σκυθικοί².

Eschine, fils de Carinos le charcutier, philosophe socratique. Certains le disent fils de Lysanias, Athénien, du dème de Sphettos. Ses dialogues sont : *Miltiade*, *Callias*, *Rhinon*, *Aspasie*, *Axiochos*, *Télaugès*, *Alcibiade*, et les dialogues dits « sans tête », *Phédon*, *Polyène*, *Dracon*, *Éryxias*, *Sur la vertu*, *Érasistrate*, *Scythiques*.

[7] Le gymnasiarque : un *terminus post quem*

Éryxias, 399a2–5 :

εἶτα προσελθὼν ὁ γυμνασίαρχος ἀπαλλάττεσθαι αὐτὸν ἐκ τοῦ γυμνασίου ἐκέλευεν ὡς οὐκ ἐπιτήδεια τοῖς νέοις διαλεγόμενον, εἰ δὲ μὴ ἐπιτήδεια, δῆλον ὅτι μοχθηρά.

Et voilà que survint l'administrateur du gymnase, qui le pria de quitter le gymnase sous prétexte qu'il tenait des propos qu'il n'était pas convenable de tenir devant des jeunes gens ; et du moment qu'ils n'étaient pas convenables, il était évident que ces propos étaient mauvais (tr. L. Brisson).

IG II/III² 3, 3206 (liste de magistrats), datée peu avant 318/7 av. J.-C. : première attestation à Athènes d'un *gumnasiarchos* ayant la tâche de surveiller les éphèbes au gymnase. Jusqu'au moins aux années '30 du IV^e siècle la *gumnasiarchía* est une liturgie pour l'organisation des lampadédromies (courses de flambeaux, à l'occurrence de différentes fêtes religieuses) (cf. *IG II/III² 3, 3023*, [338/7 av. J.-C.], et *SEG 25, 177*, [331/0 av. J.-C.], dernières attestations de la liturgie, pour laquelle voir aussi Isocrate XVI 35).

[8] Une datation controversée

Cercles socratiques, IV ^e siècle	Académie « ancienne », entre Speusippe et Polémon	Académie sceptique (Arcésilas)	Autres hypothèses
Döring (2005) Brisson (2014)	Eichholz (1935) Laurenti (1969 : Speusippe – Xénocrate) Aronadio (2008 : Polémon) Dillon (2012 : Polémon)	Gartmann (1949) Müller (1975) Brisson (2008)	Souilhé (1930 : « électisme », après le III ^e siècle av. J.-C., dans un milieu non précisé)

² Probablement à corriger en Σκυτικοί : voir M.-O. Goulet-Cazé, « Aischines de Sphettos », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)*, I, 1989, p. 91.

[9] *Éryxias*, 392a1–393a7 :

[392a] ἐτυγχάνομεν περιπατοῦντες ἐν τῇ στοᾷ τοῦ Διὸς τοῦ Ἐλευθερίου, ἐγὼ τε καὶ Ἐρυξίας ὁ Στεριεύς· εἶτα προσηλθέτην ἡμῖν Κριτίας τε καὶ Ἐρασίστρατος, ὁ Φαίακος τοῦ Ἐρασιστράτου ἀδελφιδοῦς. ἐτύγχανεν δὲ τότε νεωστὶ παρὼν ἀπὸ Σικελίας καὶ τῶν τόπων τούτων ὁ Ἐρασίστρατος· προσελθὼν δ' ἔφη [b] “χαῖρε, ὦ Σώκρατες”. “καὶ σύ γε” ἦν δ' ἐγώ. “τί γάρ; καλὸν τι ἀπὸ Σικελίας ἔχεις λέγειν ἡμῖν;” “καὶ πάνυ, ἀλλὰ βούλεσθ' ”, ἔφη, “πρῶτον καθιζώμεθα; κέκμηκα γὰρ χθὲς βαδίσας Μεγαρόθεν”. “πάνυ γ', εἰ δοκεῖ”. “τί οὖν”, ἔφη, “βούλεσθε πρῶτον ἀκούειν τῶν ἐκεῖ; πότερον περὶ αὐτῶν ἐκείνων, ὅτι πράττουσιν, ἢ ὅπως πρὸς τὴν πόλιν ἔχουσιν τὴν ἡμετέραν; ἐκεῖνοι γὰρ ἐμοὶ δοκοῦσιν πεπονθέναι πρὸς ἡμᾶς οἷόνπερ οἱ σφῆκες. καὶ γὰρ τούτους ἐάν τις κατὰ σμικρὸν [c] ἐρεθίζων ὀργίσῃ, ἄμαχοι γίνονται, ἕως τις αὐτοὺς ἐπιθέμενος πανοικὶ ἐξέλῃ· οὕτως οὖν καὶ οἱ Συρακόσιοι, εἰ μὴ τις ἔργον ποιησάμενος σφόδρα μεγάλῳ στόλῳ ἤξει ἐκεῖσε, οὐκ ἔστιν ὅπως ἐκείνη ἢ πόλις ἔσται ποτὲ ἡμῖν ὑποχειρία, ὑπὸ δὲ τῶν σμικρῶν τούτων ἂν μᾶλλον ὀργίζονται, οὕτως ὡς ἂν μάλιστα χαλεπώτατοι εἴησαν. πετόμασι δὲ καὶ νῦν ὡς ἡμᾶς πρέσβεις, ὡς μὲν ἐμοὶ δοκεῖ βουλόμενοί τι [d] ἐξαπατήσαι τὴν πόλιν”. μεταξὺ δὲ ἡμῶν διαλεγομένων ἐτυχέτην οἱ Συρακόσιοι πρέσβεις παριόντες. εἶπεν οὖν ὁ Ἐρασίστρατος, δείξας εἰς τὸν ἕνα τῶν πρέσβεων. “οὗτοσί μέντοι”, ἔφη, “ὦ Σώκρατες, πλουσιώτατός ἐστιν τῶν Σικελιωτῶν καὶ Ἰταλιωτῶν· πῶς δ' οὐχί”, ἔφη, “ὦ γε ὑπάρχει γῆ τε ἄφθονος οὕτως ὥστε εὐπορίαν εἶναι, εἴ τις βούλοιο, πάνυ πολλὴν γεωργεῖν, καὶ αὐτὴ μὲν τοιαύτη οἶα οὐχ ἕτερα ἄλλη ἐν γε τοῖς Ἑλλήσιν, ἐτι δὲ τᾶλλα τὰ εἰς πλοῦτον ἦκοντα ἄπλετα, ἀνδράποδα καὶ ἵπποι καὶ χρυσὸς καὶ ἄργυρος;” ὁρῶν δ' ἐγὼ αὐτὸν ἀναγόμενον ὡς ἀδολεσχήσοντα περὶ [393a] τῆς οὐσίας τῆς τοῦ ἀνθρώπου, ἠρόμην “τί δέ, ὦ Ἐρασιστρατε; ἀνὴρ ποῖός τις εἶναι δοκεῖ ἐν τῇ Σικελίᾳ;” “οὗτος”, ἔφη, “Σικελιωτῶν καὶ Ἰταλιωτῶν καὶ δοκεῖ καὶ ἐστὶ πλέον πάντων πονηρότατος ἢ ὅσῳ πλουσιώτατος, οὕτως ὥστ' εἴ τινα βούλει Σικελιωτῶν ἐρωτᾶν ὄντινα πονηρότατον νομίζει εἶναι καὶ πλουσιώτατον, οὐδεὶς ἂν φήσειεν ἄλλον ἢ τοῦτον”.

Nous étions en train de nous promener sous le portique de Zeus Libérateur, Éryxias de Stiria et moi-même, quand vinrent nous rejoindre Critias et Érasistrate, le neveu de Phéax, fils d'Érasistrate. Ce dernier venait tout juste de rentrer de la Sicile et de ses environs. « Salut, Socrate, dit-il en nous abordant. [392b] — Salut à toi pareillement, répondis-je. Au fait, rapportes-tu de Sicile quelque chose d'intéressant à raconter ? — Oui, bien sûr. Mais ne voulez-vous pas, dit-il, que nous commencions par nous asseoir ? Car je suis fatigué d'avoir fait hier la route à pied depuis Mégare. — Volontiers, si tu le juges bon. — Eh bien, reprit-il, que voulez-vous savoir en premier lieu des gens de là-bas ? Ce qu'ils font ou quels sont leurs sentiments à l'égard de notre cité ? Leur réaction envers nous me fait penser à celle des guêpes. Si en effet on les excite un petit peu [392c] et qu'ainsi on les met en fureur, on ne peut les maîtriser, à moins de s'attaquer à leur nid et de le détruire complètement. Il en va de même pour les gens de Syracuse. Si on ne se donne pas la peine d'armer une flotte très importante pour aller les attaquer, il n'y aura pas moyen pour nous de soumettre leur cité ; des expéditions de moindre importance ne feraient que les mettre davantage en fureur et les rendre absolument insupportables. Ils viennent tout juste de nous envoyer des ambassadeurs, mais à mon avis, c'est parce qu'ils souhaitent [392d] berner notre cité. » Tandis que nous conversions, voilà que passent les ambassadeurs. Alors Érasistrate me montre l'un d'eux et me dit : « Tiens, celui-là, Socrate, c'est l'homme le plus riche de Sicile et d'Italie. Comment ne le serait-il pas, poursuivit-il, lui qui possède des terres d'une étendue si grande qu'il lui serait aisé, s'il le souhaitait, d'en cultiver une étendue absolument gigantesque. Non seulement ces terres sont d'une qualité telle qu'on n'en trouverait pas de pareilles en Grèce, mais il possède encore une masse d'autres choses qui contribuent à sa richesse : esclaves, chevaux, or et argent. » Comme je voyais qu'il s'était lancé dans un bavardage sur la fortune [393a] de cet homme, je lui posai la question suivante : « Eh bien, Érasistrate, pour quelle sorte d'homme passe-t-il en Sicile ? — En Sicile et en Italie, répondit-il, il passe pour être – et il l'est – le pire des scélérats, et cela à la mesure de sa richesse. Aussi, si tu juges bon de demander à quelqu'un en Sicile qui, à son avis, est le plus scélérat et le plus riche, personne ne te désignera un autre homme que celui-là. » (tr. L. Brisson).

[10] Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, VI, 24, 3 :

Tous furent pris d'une même fureur de partir : les hommes d'âge, à la pensée qu'ou bien l'on soumettrait la contrée pour laquelle on s'embarquait, ou que, du moins, de puissantes forces militaires ne couraient aucun risque ; la jeunesse en âge de servir, dans le désir d'aller au loin voir du pays et apprendre, la confiance s'y joignant de revenir sain et sauf ; la grande masse des soldats, dans l'espoir de rapporter, sur le moment, de l'argent, et d'acquérir, de surcroît (à l'État) une puissance qui leur garantirait des soldes indéfinies. (tr. L. Bodin, J. de Romilly)

[11] Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, VI, 8 et 46 :

8, 2 : Les Athéniens tinrent assemblée et, sur la foi des renseignements, séduisants mais peu véridiques, que leur fournissaient les envoyés d'Égeste et leurs propres députés – entre autres au sujet des sommes imposantes qu'ils disaient toutes prêtes, tant dans les sanctuaires que dans les caisses de l'État – ils décrétèrent l'envoi en Sicile de soixante vaisseaux.

[...]

46, 2 : De retour d'Égeste, cependant, les trois navires envoyés en éclaireurs par les Athéniens les rejoignent à Rhégion et leur font savoir que, des sommes promises, on n'avait eu que trente talents à leur montrer. [...] Quant à l'affaire d'Égeste, Nicias n'était pas sans s'y attendre, mais ses deux collègues (*scil.* Alcibiade et Lamachos) ne pouvaient même se l'expliquer. (tr. L. Bodin, J. de Romilly)

[12] « Parallèles » entre le *Charmide* et l'*Éryxias* :

	<i>Charmide</i>	<i>Éryxias</i>
<i>Forme du dialogue</i>	Dialogue diégématique (<i>i.e.</i> rapporté)	Dialogue diégématique (<i>i. e.</i> rapporté)
<i>Narrateur</i>	Socrate	Socrate
<i>Destinataire du récit</i>	inconnu	inconnu
<i>Date fictive de la conversation</i>	429 a. C.	422 a. C. ? (Certainement avant 416/415 a. C.)
<i>Occasion</i>	Retour de Socrate de Potidée	Retour d'Érasistrate de Sicile
<i>Personnages principaux</i>	Socrate Critias Un parent de Critias (=Charmide), qui sera impliqué dans le régime des Trente Un ami de Socrate (=Chéréphon)	Socrate Critias Un parent de Critias (=Éryxias) Un ami de Socrate (=Érasistrate), qui sera impliqué dans le régime des Trente
<i>Sujet de la conversation</i>	<i>Sophrosúne</i>	<i>Ploútos</i> et <i>areté</i>
<i>Raison du choix du sujet</i>	Arrivée de Charmide et éloge de sa beauté préféré par Critias. Socrate veut connaître la beauté de son âme	Passage de l'ambassadeur sicéliote et description de sa richesse de la part d'Érasistrate. Socrate veut savoir « quel » homme il est (ποῖος)

Autres points en commun : association de Critias et Prodicos (*cf.* *Charm.* 163d-e) ; succession de divers « épisodes » (point en commun avec d'autres dialogues de Platon, comme le *Gorgias* ; influence de la tragédie) ; insistance sur les intérêts littéraires de Critias (*Charm.* 162c-d, *cf.* *Eryx.* 403c).

[13] *Éryxias*, 393b–394a (résumé) :

- a. Un homme qui possède un champ de la valeur de deux talents est plus riche qu'un homme qui possède un talent d'argent (393b1–3) ;
- b. La condition préférable est toujours de posséder des objets de plus grande valeur (393b4–c1) ;
- c. Définition : l'homme qui possède des objets de plus grande valeur est plus riche (393c1–4) ;
- d. Si la santé est un bien plus précieux que les richesses du malade, il s'en suit que l'homme en bonne santé est toujours plus riche que le malade (393c4–d6) ;
- e. La chose la plus précieuse pour l'homme est l'eὐδαιμονία (393d6–e6) ;
- f. Les hommes les plus heureux sont ceux qui vont/agissent mieux (μάλιστα εὖ πράττειν) (393e7–9) ;
- g. Les hommes qui agissent au mieux (ἄριστα πράττειν) sont ceux qui se trompent le moins possible et agissent correctement la plupart du temps (393e9–11) ;
- h. Pour se tromper le moins possible il faut connaître le bien et le mal (393e11–394a1) ;
- i. Les mêmes hommes sont les plus sages, ceux qui agissent au mieux, les plus heureux et les plus riches (394a1–5).

[14] *Éryxias*, 395d2–396a2 :

“ὦ Σώκρατες, οὐ τοιούτους ᾧμην δεῖν τοὺς λόγους εἶναι οἷς μήτ' ἂν πείσαι δύναίτο τις μηδένα τῶν παρόντων, μήτ' ἂν ὠφεληθεῖη μηδὲν ἀπ' αὐτῶν· τίς γὰρ ἂν ἀνθρώπων ποτὲ πεισθεῖη νοῦν ἔχων ὡς οἱ σοφώτατοι ἡμῖν πλουσιώτατοι; **ἀλλὰ μᾶλλον, ἐπειδὴ περὶ τοῦ πλουτεῖν, διαλέγεσθαι δεῖν ὀπόθεν καλὸν ἐστὶ πλουτεῖν καὶ ὀπόθεν αἰσχρὸν, καὶ αὐτὸ τὸ πλούσιον εἶναι ὀποιόν τί ἐστιν, πότερον ἀγαθὸν ἢ κακόν**”. “εἶεν”, ἔφην ἐγώ, “τοιγαροῦν τὸ λοιπὸν δὴ φυλαξόμεθα· [e] καλῶς δὲ καὶ σὺ ποιεῖς παραινῶν. ἀλλὰ τί οὐκ αὐτός, ἐπεὶ περ εἰσηγεῖ τὸν λόγον, ἐπεχείρησας εἰπεῖν πότερον σοὶ δοκεῖ ἀγαθὸν εἶναι τὸ πλουτεῖν ἢ κακόν, ἐπειδὴ περ οἱ ἔμπροσθεν λόγοι οὐ περὶ τούτου δοκοῦσι σοὶ εἰρησθαι;” “**ἐμοὶ μὲν τοίνυν δοκεῖ ἀγαθὸν εἶναι**”, ἔφη, “**τὸ πλουτεῖν**”. ἔτι δ' αὐτοῦ τι βουλομένου λέγειν, ὑποκρούσας ὁ Κριτίας, “σὺ γὰρ εἶπέ μοι, ὦ Ἐρυξία, ἀγαθὸν ἡγεῖ τὸ πλουτεῖν;” “ἔγωγε νῆ Δία· ἢ γὰρ ἂν μαινοίμην. καὶ οὐδένα γε οἶμαι εἶναι ὅστις ἂν οὐχ ὁμολογήσειεν ταῦτα”. “καὶ μήν”, ἔφη ὁ ἕτερος, “καὶ ἐγὼ οἶμαι οὐδένα ὄντιν' οὐκ ἂν ποιῆσαι ὁμολογεῖν ἐμοὶ [396a] **ἐνίοις ἀνθρώποις κακὸν εἶναι τὸ πλουτεῖν. οὐκ ἂν οὖν, εἴπερ ἀγαθὸν ἦν, κακὸν ἡμῶν ἐνίοις ἐφαίνετο**”.

[395d] Pour ma part, Socrate, je n'imaginai pas qu'on dût avancer des arguments de ce genre, dont on n'arrivera à convaincre aucun de ceux qui sont là à les entendre et dont on ne peut tirer aucun avantage ; quel homme de bon sens en effet se laisserait convaincre que chez nous les sages sont les plus riches ? Mais, puisque la discussion porte sur la richesse, il vaut mieux chercher à savoir ce qui fait qu'être riche est une bonne chose et ce qui fait que c'est honteux, et déterminer quelle sorte de chose est la richesse, une bonne ou une mauvaise chose. — Tu as raison, répondis-je, désormais nous allons faire attention ; et tu as bien fait de nous avertir. Mais, puisque tu as lancé la discussion, pourquoi n'entreprendrais-tu pas de dire si être riche te paraît être une bonne chose ou une mauvaise chose, car d'après toi nos propos antérieurs n'ont pas vraiment traité du sujet ? — Eh bien, pour moi, dit-il, je crois que c'est un bien que d'être riche. ». Il souhaitait ajouter autre chose, mais Critias l'interrompit. « Réponds-moi, Éryxias, soutiens-tu que c'est une bonne chose que d'être riche ? — Ma foi, oui, par Zeus, sinon je serais fou, et il ne se trouve personne, j'imagine, qui ne convienne de la chose. — Il n'en est pas moins vrai, reprit Critias, qu'il n'y a personne non plus que je ne puisse amener à convenir avec moi, que pour certains hommes, c'est une mauvaise chose [396a] que d'être riche. Or, si c'est une bonne chose, être riche ne peut se révéler être une mauvaise chose pour quelques-uns d'entre nous. (tr. L. Brisson)

[15] *Éryxias*, 396e4–397b7 :

“ἀλλ’ ”, ἔφη, “ἐγὼ μὲν, ὡς περ ἠρξάμην, Ἐρυξίαν τοῦτον ἠδέως ἐροίμην ἂν εἰ δοκοῦσιν αὐτῷ εἶναι ἄνθρωποι ἄδικοι καὶ δίκαιοι”. “νῆ Δία”, ἔφη ἐκεῖνος, “καὶ σφόδρα μέντοι”. “τί δὲ τὸ ἀδικεῖν; πότερον κακὸν σοι δοκεῖ εἶναι ἢ ἀγαθόν;” “κακὸν ἔμοιγε”. “δοκεῖ δ’ ἂν σοι ἄνθρωπος, εἰ μοιχεύοι τὰς τῶν πέλας γυναικας ἐπ’ ἀργυρίῳ, ἀδικεῖν ἂν ἢ οὐ; καὶ ταῦτα μέντοι καὶ τῆς πόλεως καὶ τῶν νόμων κωλύοντων”. “ἀδικεῖν ἂν, ἔμοιγε δοκεῖ”. “οὐκοῦν”, ἔφη, “εἰ μὲν πλούσιος τυγχάνοι ὢν καὶ ἀργύριον δυνατὸς ἀναλῶσαι ὁ ἄδικός τε ἄνθρωπος καὶ ὁ βουλόμενος, [397a] ἐξαμαρτάνοι ἂν· εἰ δέ γε μὴ ὑπάρχοι πλουσίῳ εἶναι τῷ ἀνθρώπῳ, οὐκ ἔχων ὀπόθεν ἀναλίσκοι, οὐδ’ ἂν διαπράττεσθαι δύναίτο ἃ βούλεται, ὥστ’ οὐκ ἂν οὐδὲ ἐξαμαρτάνοι. **διὸ καὶ λυσιτελοῖ ἂν τῷ ἀνθρώπῳ μᾶλλον μὴ εἶναι πλουσίῳ, εἴπερ ἦττον διαπράζεται ἃ βούλεται, βούλεται δὲ μοθηρά.** καὶ πάλιν αὖ τὸ νοσεῖν, πότερον ἂν φαίης κακὸν ἢ ἀγαθὸν εἶναι;” “κακὸν ἔγωγε”. “τί δέ; δοκοῦσί τινές σοι ἀκρατεῖς εἶναι ἄνθρωποι;” [b] “ἔμοιγε”. “οὐκοῦν εἰ βέλτιον εἶη πρὸς ὑγίειαν τούτῳ τῷ ἀνθρώπῳ ἀπέχεσθαι σίτων καὶ ποτῶν καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἠδέων δοκούντων εἶναι, ὁ δὲ μὴ οἴός τ’ εἶη δι’ ἀκράτειαν, βέλτιον ἂν εἶη τούτῳ τῷ ἀνθρώπῳ μὴ ὑπάρχειν ὀπόθεν ἐκποριεῖται ταῦτα, μᾶλλον ἢ πολλὴν περιουσίαν εἶναι τῶν ἐπιτηδείων· οὕτω γὰρ ἂν αὐτῷ οὐκ ἐξουσία εἶη ἐξαμαρτάνειν, οὐδ’ εἰ σφόδρα βούλοίτο”.

Mais, répondit-il (*scil.* Critias), comme je l’ai déjà fait, je demanderai volontiers à Éryxias s’il croit qu’il y a des hommes injustes et des hommes justes. — Par Zeus, oui, répondit Éryxias, c’est bien mon avis. — Mais quoi, commettre une injustice est-ce, à ton avis, un bien ou un mal ? — À mon avis, c’est un mal. — Te semble-t-il alors qu’un homme qui donne de l’argent pour avoir une relation adultère avec les femmes de ses voisins commet une injustice, oui ou non ? — Il commet une injustice, me semble-t-il bien. — Par conséquent, poursuivit-il, s’il se trouve être riche et avoir de l’argent à dépenser, l’homme injuste pourra, quand il le souhaite, commettre une faute [397a] ; si, en revanche il n’est pas riche et n’a pas de quoi dépenser, il ne pourra pas faire ce qu’il souhaite, et par suite il ne commettra pas de faute non plus. Voilà bien pourquoi il est plus avantageux pour un homme de n’être pas riche, puisque dans ces conditions il fait moins facilement ce qu’il souhaite, alors que ce qu’il souhaite ce sont des choses malhonnêtes. Voici un autre exemple : diras-tu que la maladie est un bien ou un mal ? — À mon avis, un mal. — Eh bien, ne te semble-t-il pas qu’il y a des hommes intempérants ? — Oui. — Or, [397b] s’il valait mieux pour un tel homme, s’il souhaite rester en bonne santé, de s’abstenir de nourriture, de boisson et d’autres choses que l’on tient pour des plaisirs, et s’il n’était pas capable d’y arriver en raison de son intempérance, ne serait-il pas préférable pour lui de n’avoir pas de quoi se procurer ce genre de choses, plutôt que de posséder en abondance ces commodités ? Alors, en effet, il se trouverait dans l’incapacité de commettre des fautes, même s’il en avait le souhait le plus vif. (tr. L. Brisson)

[16] *Éryxias*, 397b8–c2 :

ἔδόκει οὖν εὖ καὶ καλῶς διειλέχθαι ὁ Κριτίας οὕτως, ὥστ’ εἰ μὴ ἠσχύνετο τοὺς παρόντας ὁ Ἐρυξίας, οὐδὲν αὐτὸν ἐκόλυεν ἀναστάντα τύπτειν τὸν Κριτίαν· [...] καταμαθὼν δ’ ἐγὼ οὕτως ἔχοντα τὸν Ἐρυξίαν, καὶ εὐλαβοῦμενος μὴ πορρωτέρω τις λιοδορία καὶ ἐναντίωσις γένοιτο [...] ἔφην ἐγὼ [...]

Critias donnait de fait l’impression d’avoir bien parlé, si bien d’ailleurs que, si Éryxias [397c] n’avait pas eu honte de le faire devant l’assistance, rien ne l’eût empêché de se lever pour aller le frapper, [...] Quant à moi, comme je m’étais rendu compte de l’état où se trouvait Éryxias, que je craignais que l’on n’en vînt aux injures, et que je cherchais à éviter toute altercation, je pris la parole... (tr. L. Brisson)

[17] Platon, *Euthydème*, 281b4–e5 :

— Alors, par Zeus, m'écriai-je, quelle utilité y a-t-il à posséder tout le reste, si l'on n'a ni la raison ni le savoir ? Un homme qui posséderait beaucoup, et agirait beaucoup, mais sans avoir l'intelligence, quel profit en aurait-il ? n'aurait-il pas mieux valu qu'il eût peu tout en ayant l'intelligence ? Examine la question de la façon suivante : en agissant moins, ne ferait-on pas moins d'erreurs [281c] ? faisant moins d'erreurs, ne serait-on pas moins malheureux (κακῶς πράττειν) en ce qu'on fait ? et, moins malheureux, ne serait-on pas moins misérable ? — Oui, tout à fait, répondit-il. — Or qui serait plutôt porté à moins agir ? le riche ou le pauvre ? — Le pauvre, dit-il. — Le faible ou le fort ? — Le faible. — L'homme couvert d'honneurs ou l'homme sans honneur ? — L'homme sans honneur. — Qui agirait moins ? l'homme courageux et tempérant, ou bien le lâche ? — Le lâche. — Et donc un homme sans travail plutôt qu'un homme travailleur ? Il fut d'accord. — Et un homme lent plutôt qu'un homme rapide ? l'homme qui a une mauvaise vue et qui est dur d'oreille [281d], plutôt que l'homme dont la vue est perçante ou l'ouïe fine ? Sur tout ce genre de choses, nous étions l'un avec l'autre d'accord. — En somme, Clinias, repris-je, pour toutes ces réalités que nous avons dites d'abord être des biens, il y a des chances que la question à leur sujet ne soit pas de savoir comment elles sont elles-mêmes et par elles-mêmes des biens ; au contraire, voici, semble-t-il, ce qu'il en est : si elles sont dirigées par l'ignorance, ce sont des maux plus grands que leurs contraires – d'autant plus que ces réalités mettent davantage de capacités au service d'une direction mauvaise en elle-même ; mais si elles sont dirigées par le savoir et la raison, ce sont des biens fort grands ; au lieu qu'elles-mêmes et par elles-mêmes [281e], elles n'ont ni les unes ni les autres une quelconque valeur. — Selon toute apparence, reparti Clinias, il en est bien, semble-t-il, comme tu dis. — Quelle conséquence devons-nous tirer de ce que nous avons dit ? Parmi toutes les choses qu'on peut posséder, y en a-t-il une qui soit un bien ou un mal, sinon ces deux-ci qui le sont réellement : le savoir qui est le bien, l'ignorance qui est le mal ? Il en fut d'accord. (tr. M. Canto)

[18] *Éryxias*, 397e3-10 :

ἡρώτα γὰρ αὐτὸν τὸ μειράκιον πῶς οἶεται κακὸν εἶναι τὸ πλουτεῖν, καὶ ὅπως ἀγαθόν. ὁ δ' ὑπολαβὼν ὥσπερ καὶ σὺ νυνδὴ, ἔφη 'τοῖς μὲν καλοῖς καὶ ἀγαθοῖς τῶν ἀνθρώπων ἀγαθόν, καὶ τοῖς ἐπισταμένοις ὅπου δεῖ χρῆσθαι τοῖς χρήμασι, τούτοις μὲν ἀγαθόν, τοῖς δὲ μοχθηροῖς καὶ ἀνεπιστήμοσιν κακόν. ἔχει δ' ', ἔφη, 'καὶ τὰ ἄλλα πράγματα οὕτω πάντα· ὅποιοι γὰρ ἂν τινες ᾧσιν οἱ χρώμενοι, τοιαῦτα καὶ τὰ πράγματα αὐτοῖς ἀνάγκη εἶναι.'

L'adolescent demandait à Prodicos en quoi, d'après lui, la richesse était un mal, en quoi c'était un bien. Ce dernier lui répondit comme tu viens de le faire. « La richesse est un bien pour ceux qui sont des gens accomplis, pour ceux qui savent quel usage faire de la richesse. Pour eux c'est un bien, tandis que, pour les gens de rien et pour ceux qui ne savent pas ce qu'il faut en faire, c'est un mal. Et il en va de même pour tout le reste : tant valent ceux qui en font usage, tant valent les choses, c'est une nécessité. (tr. L. Brisson)

[19] *Éryxias*, 403b1-9 :

“χρυσίον ἄρα καὶ ἀργύριον καὶ τᾶλλα τὰ δοκοῦντα χρήματα εἶναι τούτῳ ἂν μόνῳ χρήσιμα εἴη, ὅστις τυγχάνει ἐπιστάμενος ὡς χρηστέον αὐτοῖς”. “οὕτως”. “οὐκοῦν πρότερον ἐδόκει τοῦ καλοῦ καὶ ἀγαθοῦ ἀνθρώπου εἶναι εἰδέναι ὅπου τε καὶ ὅπως τούτων ἐκάστοις χρηστέον ἐστίν;” “φημί”. “τοῖς ἄρα καλοῖς καὶ ἀγαθοῖς τῶν ἀνθρώπων, τούτοις ἂν μόνοις καὶ χρήσιμα ταῦτ’ εἴη, εἴπερ γε οὗτοι ἐπιστήμονες ὡς χρηστέον. εἰ δὲ τούτοις μόνον χρήσιμον, **τούτοις ἂν μόνοις καὶ χρήματα εἶναι ταῦτα φαίνοιτο**”.

Par conséquent, l’or, l’argent et [403b] en général tout ce qui passe pour être des richesses ne seront utiles qu’à celui-là seul qui sait comment s’en servir ? — C’est exact. — Mais précédemment il nous a semblé que c’est à l’homme accompli qu’il appartient de savoir quand et comment il y a lieu, dans tous les cas, de faire usage de ces richesses. — Je suis d’accord. — C’est donc aux hommes accomplis et à eux seuls, que ces richesses seront utiles, s’il est vrai que ce sont eux précisément qui en connaissent l’usage. Et si c’est à eux seuls qu’elles servent, c’est pour eux seuls qu’elles paraîtront être des richesses ? (tr. L. Brisson)

[20] *Éryxias*, 401e6-12 :

εἰ δ’ ἔστιν ἄρα πρὸς τοῦτο χρήσιμον ἢ τῶν χρημάτων κτήσις, **πρὸς τὴν τοῦ σώματος θεραπείαν τῶν ἐνδειῶν**, εἰ γ’ οὖν ἡμῖν τοῦτο ἐκ μέσου ἀναιρεθεῖη, οὐδὲν ἂν δεοίμεθα χρημάτων, ἴσως δ’ ἂν οὐδ’ εἴη παντάπασιν χρήματα”. “φαίνεται”. “φαίνεται ἄρα ἡμῖν, ὡς ἔοικεν, **τὰ πρὸς ταύτην τὴν πραγματείαν χρήσιμα** τῶν πραγμάτων **ταῦτα εἶναι χρήματα**”.

Or si c’est à cela que sert la possession de la richesse, à assurer le soin de notre corps en lui fournissant ce dont il manque, alors il nous faut enlever cette contrainte de nos préoccupations, et nous n’aurons plus du tout besoin de richesses ; et on peut même penser que la richesse disparaîtra tout simplement. — Il me semble. — Il nous semble donc, selon toute apparence, que les choses qui servent à acquérir ce dont on a besoin pour entretenir nos corps, ce sont les richesses ? (tr. L. Brisson)

[21] Platon, *Phédon*, 66b7–d3 :

μυρίας μὲν γὰρ ἡμῖν ἀσχολίας παρέχει τὸ σῶμα διὰ τὴν ἀναγκαίαν τροφήν· ἔτι δέ, ἂν τινες νόσοι προσπέσωσιν, ἐμποδίζουσιν ἡμῶν τὴν τοῦ ὄντος θήραν. ἐρώτων δὲ καὶ ἐπιθυμιῶν καὶ φόβων καὶ εἰδώλων παντοδαπῶν καὶ φλυαρίας ἐμπύμπλησιν ἡμᾶς πολλῆς, ὥστε τὸ λεγόμενον ὡς ἀληθῶς τῷ ὄντι ὑπ’ αὐτοῦ οὐδὲ φρονῆσαι ἡμῖν ἐγγίγνεται οὐδέποτε οὐδέν. καὶ γὰρ πολέμους καὶ στάσεις καὶ μάχας οὐδὲν ἄλλο παρέχει ἢ **τὸ σῶμα καὶ αἱ τούτου ἐπιθυμῖαι**. διὰ γὰρ τὴν τῶν χρημάτων κτήσιν πάντες οἱ πόλεμοι γίνονται, τὰ δὲ χρήματα ἀναγκαζόμεθα κτᾶσθαι **διὰ τὸ σῶμα, δουλεύοντες τῇ τούτου θεραπείᾳ**· καὶ ἐκ τούτου ἀσχολίαν ἄγομεν φιλοσοφίας πέρι διὰ πάντα ταῦτα.

Le corps en effet est pour nous source de mille affairments, car il est nécessaire [66c] de le nourrir ; en outre, si des maladies surviennent, elles sont autant d’obstacles dans notre chasse à ce qui est. Désirs, appétits, peurs, simulacres en tout genre, futilités, il nous en remplit si bien que, comme on dit, pour de vrai et pour de bon, à cause de lui il ne nous sera jamais possible de penser, et sur rien. Prenons les guerres, les révolutions, les conflits : rien d’autre ne les suscite que le corps et ses appétits. Car toutes les guerres ont pour origine l’appropriation des richesses. Or ces richesses, [66d] c’est le corps qui nous force à les acquérir, c’est son service qui nous rend esclaves. Et c’est encore lui qui fait que nous n’avons jamais de temps libre pour la philosophie, à cause de toutes ces affaires. (tr. M. Dixsaut)

[22] *Éryxias*, 405c3–406a17 :

“πότερον ἂν εὐδαιμονέστερόν τε καὶ βελτίω ἡγησάμεθα εἶναι ἄνθρωπον, εἰ ὡς πλείστων δέοιτο πρὸς τὸ σῶμά τε καὶ τὴν διαίταν ἐπιτηδείων, ἢ εἰ ὡς ἐλαχίστων τε καὶ φαυλοτάτων; μάλιστα δ’ ἂν ἴσως καὶ τοῦτο ὧδε θεωρηθεῖη, εἴ τις αὐτὸν πρὸς αὐτὸν τὸν ἄνθρωπον παραβάλλον σκοποῖτο ὁποτέρᾳ τῶν ἕξεων βελτίων, πότερον ὅταν τύχη νοσῶν ἢ ὅταν ὑγιαίνων”. “ἀλλὰ τοῦτό γ’”, ἔφη, “οὐ πολλῆς τινοσ τῆς σκέψεως δεῖται”. “ἴσως γάρ”, ἦν δ’ ἐγώ, “παντὶ ἀνθρώπῳ εὐπορον γινῶναι ὅτι ἢ τοῦ ὑγιαίνοντος ἕξις κρείττων ἐστὶν τῆς τοῦ κάμνοντος, τί δέ; ποτέρως τυγχάνομεν πλειόνων τε καὶ μᾶλλον παντοδαπῶν δεόμενοι, ὅταν κάμνωμεν ἢ ὅταν ὑγιαίνωμεν;” “ὅταν κάμνωμεν”. “ὅταν ἄρα αὐτοὶ αὐτῶν τυγχάνωμεν φαυλότατα διακεῖμενοι, τότε σφόδρα τε καὶ πλείστων, τὰ πρὸς τὰς ἡδονὰς τὰς διὰ τοῦ σώματος, ἐν ἐπιθυμίαις τε καὶ δεήσεσιν ἐσμεν;” “οὕτως”. “οὐκοῦν κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον ὥσπερ αὐτὸς αὐτοῦ τότε φαίνεται βέλτιστα ἔχων, ὅταν ἐλαχίστων τῶν τοιούτων δέηται, οὕτω πάλιν καὶ δυοῖν ὄντων, εἰ ὁ μὲν τυγχάνοι σφόδρα τε καὶ πολλῶν ἐν ἐπιθυμία τε καὶ δεήσει ὧν, ὁ δὲ ὀλίγων τε καὶ ἡσυχῆς; οἷον τὰ τοιαῦδα· ὅσοι τῶν ἀνθρώπων τυγχάνουσιν κυβευταὶ ὄντες, οἱ δὲ οἰνόφλυγες, ἕτεροι δὲ γαστρίμαργοι· ἅπαντα γὰρ ταῦτα οὐδὲν ἕτερον τυγχάνοι ὄντα ἢ ἐπιθυμίαι”. “σφόδρα γε”. “αἱ δ’ ἐπιθυμίαι πᾶσαι οὐδὲν ἕτερον ἢ ἔνδειαι τινων. οἱ οὖν πλείστα τούτων πεπονθότες ἄνθρωποι ἐν μοχθηροτέρᾳ ἕξει εἰσὶν τῶν μηδὲν ἢ [406a] ὡς ἐλάχιστα τοιαῦτα πεπονθότων”. “πάνυ μὲν οὖν ἔγωγε καὶ σφόδρα μοχθηροῦς τοῦς τοιούτους ὑπολαμβάνω εἶναι καὶ ὅσῳ ἂν μᾶλλον τοιούτους, τοσοῦτω καὶ μοχθηροτέρους”. “οὐκοῦν δοκεῖ ἡμῖν οὐχ οἷόν τε χρήσιμα εἶναι ταῦτα πρὸς τοῦτο, εἰ μὴ τυγχάνομεν καὶ δεόμενοι τούτων πρὸς τοῦτο;” “φημί”. “ἀναγκαῖον ἄρα, εἴπερ μέλλει ἡμῖν χρήσιμα εἶναι ταῦτα πρὸς τὰς τοῦ σώματος θεραπείας τῶν ἐνδειῶν, ἅμα καὶ δεῖσθαι ἡμᾶς τούτων πρὸς τοῦτο”. “ἔμοιγε δοκεῖ”. “οὐκοῦν ὅτω τυγχάνει πλείστα χρήσιμα ὄντα πρὸς τοῦτο, οὕτως ἂν φαίνοιτο καὶ πλείστων δεόμενος πρὸς τοῦτο, εἴπερ ἀνάγκη τῶν χρησίμων πάντων προσδεῖσθαι”. “ἔμοιγε δοκεῖ οὕτω φαίνεσθαι”. “ἀναγκαῖον ἄρα φαίνεται κατὰ γε τοῦτον τὸν λόγον, οἷς τυγχάνει πολλὰ χρήματα ὄντα, τούτους καὶ πολλῶν δεῖσθαι τῶν πρὸς τὴν τοῦ σώματος θεραπείαν ἐπιτηδείων – τὰ γὰρ πρὸς τοῦτο χρήσιμα ὄντα χρήματα ἐφαίνετο – ὥστε ἐξ ἀνάγκης ἂν ἡμῖν φαίνοιτο οἱ πλουσιώτατοι μοχθηρότατα διακεῖμενοι, εἴπερ γε καὶ πλείστων τοιούτων ἐνδεεῖς ὄντες”.

Allons-nous considérer qu’un homme est plus heureux et en meilleur état s’il doit satisfaire beaucoup de besoins touchant son corps et sa vie quotidienne, que si ces besoins sont peu nombreux et de peu d’importance ? Mais sans doute pourrions-nous considérer la question sous un autre angle, en comparant l’homme avec lui-même et en nous demandant quel est pour lui l’état le meilleur, [405d] celui de la santé ou celui de la maladie. — Voilà qui au moins, répliqua-t-il, n’exige point un examen approfondi. — Sans doute, repris-je, est-il à la portée de tout le monde de comprendre que, comme état, la santé vaut mieux que la maladie. Mais alors, dans quel cas nous trouvons-nous avoir le plus de besoins et les besoins les plus variés : quand nous sommes malades ou en bonne santé ? — Quand nous sommes malades. — Par conséquent, c’est quand nous trouvons dans l’état [405e] le moins favorable que, relativement aux plaisirs, notre corps se trouve en proie aux appétits et aux besoins les plus intenses et les plus fréquents ? — Oui. — Ainsi donc et en vertu du même raisonnement, tout comme un homme, pris en lui-même, paraît être dans un meilleur état lorsqu’il se trouve moins en proie à de pareils besoins, n’en va-t-il pas de même si cette fois on compare deux individus, dont l’un est en proie à des appétits et à des besoins intenses et fréquents, tandis que les appétits et les besoins de l’autre sont peu nombreux et apaisés ? Prenons pour exemple tous ceux qui jouent, qui s’enivrent ou qui sont des goinfres, car tout cela n’est qu’une question d’appétits. — Absolument. — Et tous ces appétits ne sont rien d’autres que des besoins. Donc les gens qui en éprouvent le plus sont dans un état bien plus pénible que ceux qui n’en éprouvent aucun ou qui en éprouvent très peu ? [406a] — Oui, absolument, et je comprends que ce genre de personnes sont très misérables, et que plus ils se trouvent dans cet état, plus ils sont misérables. — Ne nous apparaît-il pas qu’une chose ne peut servir à atteindre un but si nous n’en éprouvons pas le besoin pour atteindre ce but ? — Oui. — Par voie de conséquence, si quelque chose doit servir à l’entretien de notre corps, il faut qu’en même temps nous en éprouvions le besoin pour atteindre ce but ? — Il me semble. — Donc, l’homme qui possède le plus de choses devant servir à l’entretien de son corps paraît être celui qui éprouve le plus de besoins pour atteindre ce but, s’il est bien vrai que c’est nécessairement toujours de choses utiles dont on éprouve le besoin. — Il me semble qu’il doit en être ainsi. — Par conséquent, en vertu de ce raisonnement en tout cas, ceux qui possèdent beaucoup de richesses sont aussi, nécessairement, ceux qui éprouvent beaucoup de besoins relativement à l’entretien de leur corps, car c’est ce qui sert à atteindre ce but qui s’est révélé être la richesse. Dès lors, forcément, les gens les plus riches nous paraissent être ceux qui se trouvent dans l’état le plus misérable, s’il est vrai du moins qu’ils manquent de tant de choses servant à atteindre ce but. (tr. L. Brisson)

[23] Platon, *Philèbe*, 44e7–45e8 :

SOCRATE. — Et si nous voulions voir ce qu'est le genre du plaisir, quelle sorte de nature est la sienne, ce ne sont pas les plaisirs de moindre degré qu'il faudrait observer, [45a] mais bien ceux dont on dit qu'ils sont les plus puissants et les plus intenses.

PROTARQUE. — Voilà quelque chose que tout le monde t'accorderait sur-le-champ.

SOCR. — Et comme on l'a souvent dit, les plaisirs les plus manifestes et les plus grands ne sont-ils pas ceux qui sont relatifs au corps ?

PROT. — Comment pourrait-il en être autrement ?

SOCR. — Ces plaisirs sont-ils et deviennent-ils plus grands chez les gens qui souffrent de maladies ou bien chez ceux qui sont en bonne santé ? Prenons garde à ne pas trébucher en répondant précipitamment. [45b] Vraisemblablement, nous répondrions : « sans doute chez ceux qui sont en bonne santé ».

PROT. — C'est vraisemblable.

SOCR. — Mais enfin ! Les plaisirs les plus excessifs ne sont-ils pas ceux que précèdent les désirs les plus grands ?

PROT. — C'est vrai.

SOCR. — Et n'est-ce pas ceux qui souffrent de la fièvre ou de semblables maladies qui éprouvent davantage la soif, le froid et toutes les affections qui viennent ainsi habituellement du corps ? N'est-ce pas eux qui éprouvent le plus le vide et qui, lorsque ce dernier est rempli, en éprouvent les plus grands plaisirs ? Ou bien devons-nous dire que cela n'est pas vrai ?

PROT. — Tel que tu le dis là, cela semble parfaitement vrai.

SOCR. — [45c] Bien. Semblerions-nous alors avoir raison d'affirmer que quiconque veut apercevoir quels sont les plus grands plaisirs doit se tourner vers la maladie et non vers la santé ? Mais attention, ne vas pas croire que je te demande si les gens qui sont gravement malades jouissent davantage que ceux qui sont en bonne santé ; mon intérêt porte plutôt sur la grandeur du plaisir et sur les circonstances dans lesquelles il atteint son intensité la plus grande. Car notre tâche, nous l'avons dit, est de comprendre à la fois ce qu'est sa nature et comment la conçoivent ceux qui vont jusqu'à nier entièrement son existence.

PROT. — [45d] Mais je suis à peu près bien ton raisonnement.

SOCR. — Alors, Protarque, tu pourras aussi bien le conduire. Et réponds : est-ce dans la démesure que tu vois des plaisirs plus grands – je ne dis pas plus nombreux, mais plus intenses et plus excessifs –, ou bien est-ce dans la vie tempérante ? Réfléchis-y bien avant de répondre.

PROT. — Mais je comprends ce que tu dis, et la différence que j'y vois est considérable : car les tempérants sont en quelque sorte freinés par ce que dit la maxime traditionnelle qui ordonne « Rien de trop » et à laquelle ils obéissent. [45e] Quant aux insensés et aux débauchés, l'intensité du plaisir qui les possède les conduit jusqu'à la folie et les discrédite.

SOCR. — Bien dit. Mais s'il en est ainsi, alors il est manifeste que les plaisirs et les douleurs les plus grands naissent dans une sorte de mauvaise condition de l'âme et du corps, et non pas dans leur condition d'excellence.

PROT. — Évidemment.

(tr. J.-F. Pradeau)

III. CONCLUSIONS

[24] Duplicité du *ploutos* dans l'*Éryxias* :

	<i>Première définition de « richesse »</i>	<i>Deuxième définition de « richesse »</i>
<i>Personnage qui propose la définition</i>	Socrate	Éryxias (en s'appelant à l'opinion commune : la plupart des gens)
<i>Fondement de la richesse</i>	la valeur	les « biens matériels » (χρήματα), définis comme les choses utiles pour satisfaire aux besoins du corps
<i>Conséquences</i>	l'homme le plus riche est le sage, car la sagesse est la chose de plus haute valeur	le plus riche sera aussi le plus misérable, car sa richesse témoigne d'une servitude envers ses besoins et ses désirs

[25] Platon, *Les Lois*, V, 742e4–743a4 :

Si l'on est bon, on est en même temps nécessairement heureux, je pense, et cela il (*scil.* le législateur) le souhaitera ; mais avoir des citoyens qui soient très riches en même temps que bons cela est impossible (πλουσίους δ' αὐτῶ σφόδρα καὶ ἀγαθοὺς ἀδύνατον), du moins à ceux que la plupart des gens comptent parmi les riches. Pour eux, sont riches ceux qui en très petit nombre possèdent des biens qui valent une énorme quantité d'argent, ces biens que peut posséder un méchant. S'il en va bien ainsi, je n'accorderai jamais pour ma part à ces gens-là que le riche puisse devenir véritablement heureux s'il n'est pas bon en même temps ; or, qu'un homme de bien le soit exceptionnellement tout en étant exceptionnellement riche, c'est chose impossible (ἀγαθὸν δὲ ὄντα διαφόρως καὶ πλούσιον εἶναι διαφερόντως ἀδύνατον). (tr. L. Brisson, J.-F. Pradeau)

[26] Platon, *Phèdre*, 279b8–c3 :

πλούσιον δὲ νομίζοιμι τὸν σοφόν· τὸ δὲ χρυσοῦ πλῆθος εἶη μοι ὅσον μήτε φέρειν μήτε ἄγειν δύναιτο ἄλλος ἢ ὁ σόφρων.

Puissé-je tenir pour riche l'homme sage ! Puisse l'abondance de mes biens être de la mesure voulue afin que nul autre homme, sinon le tempérant, ne soit capable ni de les emporter ni de les emmener ! (tr. L. Robin)

[27] *Éryxias*, 394a6–395a1 :

— Mais Socrate, reprit Éryxias, à quoi servirait à un homme d'être plus sage que Nestor, [394b] s'il n'avait pas le nécessaire pour vivre : nourriture, boisson, manteau et le reste ? De quelle utilité lui serait la sagesse ? Comment pourrait-il être le plus riche, celui qui serait acculé à la mendicité, puisqu'il serait dépourvu des choses de première nécessité ? [...] Mais, répondis-je, celui qui possède la sagesse souffrirait-il, s'il venait à manquer du nécessaire ? Et à l'inverse celui qui posséderait la maison [394c] de Poulytion, même pleine d'or et d'argent, ne manquerait-il de rien ? — Mais rien n'empêche ce dernier, reprit Éryxias, puisqu'il dispose de ces richesses, d'obtenir aussitôt en échange tout ce dont il a besoin pour vivre, ou de l'argent qui lui permettra de se procurer cela, et ainsi de se munir de tout en abondance ? — Oui, repris-je, à condition de tomber sur des hommes qui préféreraient posséder une pareille maison plutôt que la sagesse de Nestor et ce qui en résulte, car si [394d] de tels hommes étaient capables d'apprécier davantage la sagesse humaine et ce qui en résulte, le sage aurait à sa disposition un bien beaucoup plus important si, tombé dans le besoin, il souhaitait disposer de sa sagesse et de ce qui en résulte. [...] De toute façon, à supposer qu'existât un habile pilote de navire, un médecin compétent dans son art ou tout autre spécialiste capable d'exercer avec habileté un métier de ce genre, aucun d'eux ne serait plus estimé que la possession d'une immense fortune ; et l'homme qui serait en mesure de bien délibérer sur la meilleure conduite à tenir concernant ses propres affaires et celles des autres ne trouverait pas d'acheteur, s'il voulait monnayer sa compétence ? (tr. L. Brisson, légèrement modifiée)

[28] Polémon, fragment 132 Gigante

(*apud* Clément d'Alexandrie, *Stromates* II 22, p. 186, 28-187, 2 Stählin) :

ὁ γὰρ Ξενοκράτους γνώριμος Πολέμων φαίνεται τὴν εὐδαιμονίαν αὐτάρκειαν εἶναι βουλόμενος ἀγαθῶν πάντων, ἢ τῶν πλείστων καὶ μεγίστων. δογματίζει γοῦν χωρὶς μὲν ἀρετῆς μηδέποτε ἂν εὐδαιμονίαν ὑπάρχειν, δίχα δὲ καὶ τῶν σωματικῶν καὶ τῶν ἐκτὸς τὴν ἀρετὴν αὐτάρκη πρὸς εὐδαιμονίαν εἶναι.

Polémon, disciple de Xénocrate, montre qu'il veut mettre le bonheur dans la suffisance de tous les biens, ou des plus nombreux et des plus grands. Toutefois il établit que sans la vertu il ne saurait jamais y avoir de bonheur, mais que, indépendamment des conditions corporelles et des circonstances extérieures, la vertu suffit au bonheur.

※※※

Bibliographie sélective

ARONADIO, F., *Platone. Dialoghi spuri*, Turin, UTET, 2008.

BRISSON, L., « Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres. Livre III*, structure et contenu », dans *ANRW* II 36.5, 1992, p. 3619-3760.

BRISSON, L., « Critias », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)*, II, 1994, p. 512-520.

BRISSON, L., « Éryxias de Stiria », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)*, III, 2000, p. 239-240.

BRISSON, L. (dir.), *Platon. Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 2008.

BRISSON, L., *Écrits attribués à Platon*, Paris, Flammarion, 2014.

- CARLINI, A., « Alcune considerazioni sulla tradizione testuale degli scritti pseudoplatonici », dans K. Döring, M. Erler, S. Schorn (éds.), *Pseudoplatonica. Akten des Kongresses zu den Pseudoplatonica vom 6.-9. Juli 2003 in Bamberg*, Stuttgart, Steiner, 2005, p. 25-35.
- DILLON, J., « *Dubia and Spuria* », dans G. A. Press (dir.), *The Continuum Companion to Plato*, Londres-New York, Continuum, 2012, p. 49-52.
- DÖRING, K., « Die Prodikos-Episode im pseudoplatonischen *Eryxias* », dans K. Döring, M. Erler, S. Schorn (dir.), *Pseudoplatonica*, Stuttgart, Steiner, 2005, p. 69-79.
- DONATO, M., « Socrate e le vespe siracusane. *Epos e commedia nel proemio dell'Erissia* », dans M. Tulli (dir.), *Poesia e prosa di età ellenistica. In ricordo di Roberto Pretagostini*, Pise-Rome, Serra, 2017, p. 35-49.
- DONATO, M., « Reshaping Socrates' Authority in the *Pseudoplatonica* », dans R. Berardi, M. Filosa, D. Massimo (éds.), *Defining Authorship, Debating Authenticity*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2020, p. 205-222.
- DONATO, M., « Citations et pratiques de composition dans les dialogues 'pseudoplatoniciens'. Entre reprise et exégèse créatrice », *Études platoniciennes*, 16, 2021, online. DOI : [10.4000/etudesplatoniciennes.1968](https://doi.org/10.4000/etudesplatoniciennes.1968)
- DONATO, M., « Polemics in the *Pseudoplatonica* », dans P. d'Hoine, G. Roskam, S. Schorn, J. Verheyden (éds.), *Polemics, Rivalry and Networking in Greco-Roman Antiquity*, Turnhout, Brepols, 2021, p. 39-63.
- DONATO, M., *Il testo dell'Erissia: storia della tradizione*, Baden Baden, Academia, 2022.
- EICHHOLZ, D. E., « The Pseudo-Platonic *Eryxias* », *The Classical Quarterly* 29 (1935), p. 129-149.
- HELMER, E., *La part du bronze. Platon et l'économie*, Paris, Vrin, 2010.
- HELMER, E. (dir.), *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris, Vrin, 2016.
- JOYAL, M., « What is Socratic about *Pseudoplatonica* ? », dans C. Moore (éd.), *Brill's Companion to the Reception of Socrates*, Leiden-Boston, Brill, 2019, p. 211-236.
- GARTMANN, G., *Der pseudo-platonische Dialog Eryxias*, diss. Univ. Bonn, 1949.
- GOULET-CAZÉ, M.-O., « Aischines de Sphettos », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)*, I, 1989, p. 89-94.
- HEIDEL, W. A., *Pseudo-Platonica*, Baltimore, The Friedenwald Company, 1896.
- LAURENTI, R., *Pseudo Platone. Erissia*, Rome-Bari, Laterza, 1969.
- MÜLLER, C. W., *Die Kurzdialoge der Appendix Platonica. Philologische Beiträge zur nachplatonischen Sokratik*, München, Fink, 1975.
- MÜLLER, C. W., « *Appendix Platonica* und Neue Akademie. Die pseudoplatonische Dialoge *Über die Tugend und Alkyon* », dans K. Döring, M. Erler, S. Schorn (éds.), *Pseudoplatonica. Akten des Kongresses zu den Pseudoplatonica vom 6.-9. Juli 2003 in Bamberg*, Stuttgart, Steiner, 2005, p. 155-174.
- NAILS, D., *The People of Plato. A Prosopography of Plato and Other Socratics*, Indianapolis-Cambridge (Ma), Hackett, 2002.
- POST, L. A., *The Vatican Plato and its Relations*, Middletown, American Philological Society, 1934.
- RISPOLI, G. M., « Pseudepigrifi platonici e filosofia filosofica », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli. Sezione Filologico-Letteraria* 22 (2000) [= G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrifa nella cultura greca e romana. Atti di un incontro di studi, Napoli 15-17 gennaio 1998*], p. 453-511.
- SCHROHL, O., *De Eryxia qui fertur Platonis*, diss. Univ. Göttingen, 1901.
- SOUILHÉ, J., *Platon. Œuvres complètes. Tome XIII – 3^e partie. Dialogues apocryphes*, Paris, Les Belles Lettres, 1930.